

On est bien peu de choses...

Vortex de Gaspar Noé

Orian Dorais

Volume 40, numéro 3, été 2022

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/98721ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Association des cinémas parallèles du Québec

ISSN

0820-8921 (imprimé)

1923-3221 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Dorais, O. (2022). Compte rendu de [On est bien peu de choses... / *Vortex* de Gaspar Noé]. *Ciné-Bulles*, 40(3), 48–48.



Vortex

de Gaspar Noé

On est bien peu de choses...

ORIAN DORAIS

Dans ce sixième long métrage, le cinéaste franco-argentin Gaspar Noé opère une rupture radicale avec ce qui constituait jusqu'à présent son style. Si les films de l'auteur d'*Irréversible* (2002) se caractérisent habituellement par une représentation hyper-graphique de la sexualité ainsi qu'un visuel baroque — fait d'effets stroboscopiques et d'éclairages colorés blafards — rappelant les clips musicaux, *Vortex* se présente plutôt comme un drame intime à l'esthétique minimaliste. Le film montre la lente agonie d'un couple de retraités, interprétés par Dario Argento et Françoise Lebrun, bluffant d'authenticité, dans leur appartement. Le réalisateur explique ce soudain changement dans son cinéma par le fait qu'il ait failli succomber à une hémorragie cérébrale au début de 2020.

Dès les premières minutes, la mise en scène de Noé annonce la dimension tragique du récit. Le premier plan présente les deux époux vieillissants, assis sur leur balcon par une tranquille soirée d'été, commentant que « la vie est un rêve ». Puis, la caméra, dans un mouvement

élégant, commence une ascension jusqu'à ce que les protagonistes disparaissent et que l'image ne montre que les toits de Paris à perte de vue. Une parenthèse légère trop brève, avant que ne commence la descente aux enfers.

Le plan suivant, en noir et blanc, montre la mère, l'air terrorisé, se réveillant en sursaut pendant la nuit et s'accrochant au bras de son mari, alors que la caméra descend lentement vers elle. Ce plan, simple, mais terriblement angoissant, suggère l'arrivée insidieuse de la folie dans la vie des personnages, la désorientation au réveil étant un signe précoce de démence. Noé choisit ensuite d'inclure le clip de *Mon amie la rose* de Françoise Hardy, une chanson parlant de la brièveté de l'existence. La présence d'Hardy, chanteuse célèbre au début des années 1960, et le choix de confier le rôle principal à Dario Argento, cinéaste et acteur qui était au sommet de sa carrière dans les années 1970, ont clairement pour but de susciter un sentiment de nostalgie pour une époque où tout était plus simple.

À ce propos, le père répète souvent vouloir écrire un livre sur le rapport entre le septième art et les rêves, ce qui souligne ironiquement à quel point l'univers de *Vortex* est tout sauf lyrique. La majeure partie du film se déroule dans le logement

trop grand du couple, où des bibliothèques remplies de livres obstruent sans cesse la vue, créant un effet d'enfermement. Le rythme des scènes est lent et l'éclairage prend des tons allant du gris au brunâtre. Le message de Noé est clair : le monde dans lequel nous vivons est sombre et même le cinéma ne peut plus servir d'échappatoire. Il ne reste que le regret.

L'intrigue se compose, somme toute, de séquences assez banales. La mère erre dans l'appartement, le père tente d'écrire, sans conviction. Mais toutes ces actions ordinaires sont teintées d'une tension indéfectible, alors que le comportement de la mère devient de plus en plus erratique. Noé brosse un portrait douloureusement juste de sa sénilité, n'épargnant rien au spectateur des moments difficiles où elle en vient à ne plus reconnaître son propre fils. Le père, quant à lui, fait de son mieux pour aider, malgré ses limitations physiques — il souffre du cœur — que Noé n'hésite pas à illustrer au moyen de longs plans-séquences fixes. Par moments, on croit plus voir un film de Ken Loach que de Noé.

Par sa prémisse, *Vortex* rappelle *Amour* (2013); mais là où le film de Michael Haneke était très théâtral, avec des protagonistes parlant un français soutenu et des éclairages dramatiques tout en clair-obscur, celui de Noé se fait cruellement naturaliste, montrant la fin de vie comme elle est, ne se permettant que quelques effets visuels discrets afin de suggérer la mort. 



France / 2021 / 142 min

RÉAL. ET SCÉN. Gaspar Noé **IMAGE** Benoit Debie **SON** Ken Yasumoto **MONT.** Denis Bedlow et Gaspar Noé **PROD.** Vincent Maraval, Édouard Weil et Brahim Chioua **INT.** Dario Argento, Françoise Lebrun, Alex Lutz, Kylian Dheret **DIST.** Utopia